



HAL
open science

Le psychanalyste de Nyugat, ses émules hongrois et les contes cruels français

Cécile Kovacshazy

► **To cite this version:**

Cécile Kovacshazy. Le psychanalyste de Nyugat, ses émules hongrois et les contes cruels français. Revue de littérature comparée, 2016, RLC XC. hal-04697942

HAL Id: hal-04697942

<https://hal.science/hal-04697942v1>

Submitted on 29 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le psychanalyste de *Nyugat*, ses émules hongrois et les contes cruels français

Les similitudes qui rapprochent les revues hongroise et française, *Nyugat* et *NRF*, sont des affinités d'ordre esthétiques. L'intérêt qu'expriment les écrivains de *Nyugat* pour la revue française, et pour la littérature française en général, est visible dans la revue hongroise par le choix des textes traduits, par la sélection des recensions du périodique et bien sûr par la forme de l'écriture littéraire de ses auteurs. *Nyugat* — « occident » en hongrois — est résolument tournée vers l'occident depuis sa création en 1908, comme l'indique son titre programmatique. Or cet occident se caractérise particulièrement pour le peu de cas fait à la sphère culturelle germanique (sans doute que l'influence des Habsbourg est suffisamment prégnante qu'elle ne puisse être assimilée à une modernité). En procédant de façon arabesque, cet article montrera combien les circulations et les transferts culturels en Hongrie à l'époque de *Nyugat* sont plus complexes qu'il n'y paraît : ils rencontrent plus d'une influence de plus d'une génération. En réalité une influence germanique marque bel et bien de façon très profonde la première génération des écrivains de *Nyugat* (1908-1933) ; il s'agit d'une influence indirectement littéraire puisque c'est celle de la psychanalyse de Sándor Ferenczi, grand lettré hongrois travaillant, comme les écrivains, à l'élaboration d'un récit, à partir des théories viennoises de Freud. À partir de cette figure cruciale qu'est Ferenczi, on peut mettre en valeur une influence directe de la littérature française sur les écrivains de *Nyugat*, non pas l'influence formelle et thématique d'écrivains contemporains de la *NRF* — la chose est maintenant bien démontrée¹ —, mais, de façon plus inattendue, des écrivains français issus de la génération antérieure à la *N.R.F.*, à savoir celle des contes cruels, que certains auteurs de *Nyugat* assimilent afin de leur conférer une teneur esthétique 'magyarisée'. Cet article déroulant son parcours géographique et temporaire à rebours des influences, c'est donc à la fin du texte que sera déployée sa thèse selon laquelle les écrivains de

1. En français voir par exemple *La NRF et Nyugat : deux projets culturels à revisiter*, J. Karafiath (dir.), *Revue d'Études Françaises*, 10, 2005.

Nyugat reprennent le conte cruel français pour en faire un objet littéraire proprement hongrois, empreint de psychologie et de *vicc*².

Le psychanalyste hongrois...

On le sait, la posture esthétique des écrivains de *Nyugat* consiste à se tourner vers la littérature occidentale. Par les lectures, par les commentaires, par les citations, par les traductions — qui sont souvent plutôt des adaptations libres que des traductions fidèles —, les occidentalistes de *Nyugat* se tournent vers les écrivains anglais, français, scandinaves, mais aussi portugais, espagnols, italiens, et japonais ou chinois. Ce que l'on souligne moins, c'est que la tradition littéraire germanique est relativement négligée voire récusée : quand on parle d'ouverture vers l'occident, il s'agit d'un occident choisi, principalement anglais et français.

Simultanément à cette influence — qui a été largement analysée par les universitaires³, une autre grande influence touche les plus célèbres des écrivains de la revue. Füst, Csáth, Karinthy, Kosztolányi, Krúdy, Ignotus, tous sont influencés, d'une façon ou d'une autre, par « le psychanalyste de *Nyugat* », à savoir Sándor Ferenczi.

Ferenczi, né Fränkel, naît à Miskolc en 1873 ; il est le huitième enfant (sur douze) d'une famille de juifs bourgeois amateurs d'art. Il fait ses études de médecine à Vienne où il se spécialise en neurologie. Celui qu'on connaît comme le fils prodigue de Freud ne s'est pourtant pas intéressé tout de suite à la pensée de ce dernier. Même si Ferenczi avait développé dès 1900 un travail sur l'étiologie des maladies psychiques et psychosomatiques, il lit la *Traumdeutung* (1900) d'abord avec circonspection. Ce n'est qu'en 1908, sur les conseils de Jung, que Ferenczi revient vers Freud, avec qui désormais un intense échange aura lieu jusqu'à la mort du psychanalyste hongrois : plus de 1 200 lettres échangées, sur des sujets d'ordre tant professionnel que privé. Ferenczi, qui traduit l'œuvre de Freud, devient ainsi le passeur de cette forme de pensée occidentale que représente la psychanalyse freudienne, à partir de 1908 à Budapest.

Or 1908 est également l'année de fondation de la revue *Nyugat*. La revue *Nyugat* accueille avec empressement cette invention viennoise qu'est la psychanalyse, invention proprement citadine, bourgeoise, et peut-être aussi juive dans sa similarité avec la démarche herméneutique de la Torah. « Citadine et bourgeoise », comme la littérature « urbaine » (*urbánus*) hongroise, qui s'oppose avec virulence à la littérature populaire ou populiste (*népi*)⁴.

2. « Blague, plaisanterie » en hongrois, mot issu de l'allemand *Witz*. Dans ce contexte, il s'agit du « mot d'esprit » tel que l'entend Sigmund Freud.
3. En Hongrie notamment par Ignác Kont, Zoltán Harsányi ou Aladár Komlos ; en France par Endre Karátson.
4. Il existe en Hongrie une querelle séculaire entre les écrivains « urbains » et les écrivains « populaires », le mouvement *Nyugat* étant le parangon de l'esthétique « urbaine ». Un point de vue contemporain intéressant de l'écrivaine Terézia Mora

Ferenczi écrira pas moins de sept articles dans la revue⁵ entre 1912 et 1924.

Les écrivains hongrois de *Nyugat* sont donc très réceptifs à la psychanalyse⁶. La psychanalyse est le symbole d'une modernité tout occidentale. Grâce à l'amitié entre Ferenczi et Freud, grâce au véritable rôle de passeur qu'assume Ferenczi, mais aussi grâce à la plate-forme éditoriale cruciale que représente *Nyugat*, la psychanalyse entre ainsi à Budapest par la grande porte dans la deuxième décennie du XX^e siècle. C'est d'ailleurs en langue hongroise, dans *Nyugat*, que Freud publie en 1917 « Une difficulté de la psychanalyse » (« A pszichoanalízis egy nehézségéről »), son célèbre article consacré aux trois blessures narcissiques de l'humanité⁷ qu'incarnent selon lui Copernic, Darwin et lui-même.

L'échange entre pensée hongroise et viennoise est symbolisé en 1918 par un événement d'importance : la tenue à Budapest du V^e Congrès international de psychanalyse. Cet accueil et cette effervescence dans tous les domaines de la vie culturelle et scientifique pour ce nouveau champ de recherche permettent d'affirmer qu'entre 1908 et 1933 (date de la mort de Ferenczi) « la patrie de la psychanalyse est [...] Budapest et non Vienne⁸ ».

... Ses émules hongrois...

On l'a dit, les écrivains de *Nyugat* accueillent avec enthousiasme la psychanalyse que leur apporte Ferenczi⁹. Même si cette approche par les écrivains est parfois, mieux vaut le préciser, une simple initiation. Ignotus (né

souligne que cette querelle est délétaire et est (ou devrait être) obsolète : « Ez a népi-urbánus, ez egy marhaság », *Magyar Narancs*, 44, 1999, http://magyarnarancs.hu/film2/ez_a_nepi-urbanus_ez_egy_marhasag_mora_terezia_iro-57696.

5. Textes de Ferenczi parus dans *Nyugat* : [1] « A pszichoanalitikus mozgalom történetéből. Lelki problémák a pszichoanalízis megvilágításában », 1912. [2] « A veszedelmek jégkorszaka », 7, 1914. [3] « A mese lélektanáról » (Válasz Lesznai Anna cikkére), 11, 1918. [4] « A mechanika lelki fejlődéstörténete. Kritikai megjegyzések *Ernst Mach* egy tanulmányához », 11, 1918. [5] « Pszichonalízis és társadalompolitika », 15, 1922 (rubrique « Figyelő »). [6] « Altató és ébresztő tudomány », 17, 1924. [7] « Ignotus, a megértő », 23, 1924.

L'ensemble des articles de *Nyugat* sont en libre accès sur internet : <http://epa.oszk.hu/00000/00022/nyugat.htm>.

6. Sur cette influence bien connue, les publications sont nombreuses, principalement en hongrois bien sûr. En français, on citera notamment : György Kassai, « Littérature et psychanalyse en Hongrie (1910-1940) », Budapest, *Hungarian Studies*, 4/2, 1988 ; Cécile Kovacs-hazy, « Ferenczi et les écrivains hongrois », dans *Hypnos. Images et inconscients en Europe (1900-1949)*, Catalogue d'exposition, Musée d'art moderne Lille métropole, 2009, p. 144-151.
7. Sigmund Freud, « Une difficulté de la psychanalyse » (« A pszichoanalízis egy nehézségéről », *Nyugat*, 1917, n° 1, p. 47-52.
8. Sándor Ferenczi, Lettre à Sigmund Freud du 24 novembre 1918.
9. On trouve chez Gallimard un excellent volume anthologique de textes littéraires hongrois de cette époque marqués par la psychanalyse : *Cure d'ennui : écrivains hongrois autour de Sándor Ferenczi*, dir. M. Moreau-Ricaud, trad. Sophie Képes, Paris,

Hugo Veigelsberg, 1869-1949) joue un rôle essentiel dans la diffusion de la psychanalyse en Hongrie puisque le premier directeur de *Nyugat* sera aussi le premier membre de la Société Psychanalytique de Hongrie fondée par Ferenczi, son proche ami, en 1913.

Ferenczi résida de longues années à l'Hôtel Royal de Budapest. Le soir, dans le café de son hôtel, se retrouvait autour de lui un groupe d'amis, écrivains pour la plupart : Milán Füst, Hugo Ignotus, Frigyes Karinthy, Dezső Kosztolányi, Gyula Krúdy. Ferenczi, de personnalité ouverte, spirituelle et curieuse, aimait passer la nuit à répondre aux questions de ses amis admiratifs et avides de savoir psychanalytique¹⁰. Ils venaient parfois de plus loin en Europe — comme Lou Salomé¹¹ — pour lui parler, parce que sa souplesse d'esprit invitait au dialogue et à la tendresse intellectuelle. L'influence entre les écrivains de *Nyugat* et le psychanalyste de *Nyugat* est réciproque : si les théories de Ferenczi et de Freud ont influencé les plus grands écrivains hongrois de l'entre-deux-guerres, la réciproque est sans aucun doute valable, notamment par ces fameuses soirées au café, et on ne saura jamais à quel point ces discussions à bâtons rompus mi-amicales mi-intellectuelles ont contribué à l'émergence et l'élaboration, tardives dans la recherche professionnelle de Ferenczi, de sa *technique d'analyse mutuelle*, qui distingue sa technique de cure de celle de Freud, pour le rapprocher des innovations de Georg Groddeck.

Dezső Kosztolányi (1885-1936) est sans doute l'écrivain de *Nyugat* qui connaît le mieux la psychanalyse et qui s'en nourrit le plus dans son œuvre. Dans ses écrits, la psychanalyse est présente à la fois de façon thématique (par exemple dans les nouvelles « Le Cigare de Freud¹² » ou « La mystérieuse guérison de F.F.¹³ ») et de façon poétique. En effet, le romancier et poète n'hésitait pas à faire authentifier auprès de Ferenczi la vraisemblance « suffisante » de ses personnages sur le plan névrotique. On voit nettement que la psychanalyse prend ici la relève du naturalisme ; c'est ce que montrent le personnage énigmatique d'Anna¹⁴ qui passe à l'acte pour compenser une frustration insupportable,

NRF Gallimard, 1992. La plupart des traductions utilisées pour cet article sont issues de ce volume.

10. Zsófia Dénes (1885-1987), la nièce de Ferenczi, en témoigne dans ses mémoires : *Szivárvány Pesttől Párizsig* [Arc-en-ciel de Pest à Paris], Budapest, Gondolat, 1979.
11. Lou Andreas-Salomé : « *Ces jours de Budapest me sont si précieux, venant après les heures viennoises communes avec Ferenczi dont je n'ai cessé de me rapprocher. Ses travaux [et sa façon de travailler] m'intéressent passionnément. S'agissant des travaux que Freud mène actuellement, il se pourrait que leur publication concomitante avec celles de Ferenczi fût prématurée : mais ils se complètent l'un l'autre ! Et c'est la raison pour laquelle le temps de Ferenczi doit advenir.* » [In *der Schule bei Freud. Tagebuch eines Jahres*, Zürich, Max Niehans, p. 147]. La traduction française est de Stéphane Michaud dans « Lou Andreas-Salomé et Ferenczi », *Neohelicon* XXV/I, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1988.
12. Dezső Kosztolányi, « Freud szivarja », *Pesti Napló*, 1^{er} octobre 1918.
13. Dezső Kosztolányi, « F. F. rejtélyes gyógyulása », *Nyugat*, 12, 1933.
14. Dezső Kosztolányi, *Édes Anna*, Budapest, Genius, 1926 ; *Anna la douce*, trad. fr. Eva Pinginano de Piña Martins, Paris, Viviane Hamy, 1992.

et celui de Néron¹⁵, qui est guidé par le sadisme ou encore celui de la laide Alouette¹⁶ que ses parents ne peuvent ni aimer ni laisser vivre. Chaque œuvre de l'auteur développe ou illustre des questions abordées par la psychanalyse. Le cycle de nouvelles *Esti Kornél* (1933) illustre le dédoublement romantique de la conscience ; Esti est le double infernal, le Ça, d'un narrateur bourgeois au surmoi dominant. L'ensemble de l'œuvre de Kosztolányi est marqué par l'idée que toute personne est conduite par des forces souterraines, archaïques et mortifères qui le guident, en-deçà de son apparence polie, bourgeoise. Cette morbidité, héritière de l'esprit décadent, est néanmoins toujours présentée, chez Kosztolányi, sur un ton amusé et ironique, voire avec dérision. Le cas pathologique d'un « traducteur cleptomane¹⁷ », voleur de signifiants, est un chef-d'œuvre de littérature et psychanalyse entremêlées dans les quelques pages qui constituent la nouvelle.

Nourri dès 1908 par les écrits de Freud, le novelliste Géza Csáth (également psychiatre) écrit des ouvrages théoriques inspirés par le maître viennois, tandis que son écriture fictionnelle est marquée par son expérience professionnelle. Mais Ferenczi, dans ces années 1910, trouve l'auteur du « Journal d'une malade mentale » (*Egy elmebeteg nő naplója*, 1912) insuffisamment fidèle à l'œuvre de Freud. Comme dira de lui Kosztolányi dans la nécrologie qu'il publie dans *Nyugat* à sa mort en 1933, Ferenczi « n'aimait pas les écrivains qui vulgarisent ou utilisent la psychanalyse, mais ceux qui pactisent avec leur instinct, avec la nature¹⁸. » La fiction de Csáth est marquée par une obsession de la mort, du meurtre et du suicide¹⁹ ; ses textes décrivent avec cynisme des phénomènes repérés par la psychanalyse, tel que la répulsion-attirance pour la femme fantasmée comme danger ou la dénégation (voir « Eszti la rousse »²⁰, qu'on pourrait rapprocher de la figure de Kücsük chez Kosztolányi).

15. Dezső Kosztolányi, *A véres költő. Nero*, Budapest, Genius, 1921 ; *Néron, poète sanglant*, trad. Elisabeth Kovács, Paris, Sorlot, 1944 ; retraduit par Thierry de Loisel, Paris, Non Lieu, 2012.
16. Dezső Kosztolányi, *Pacsirta*, Budapest, Athenaeum, 1924 ; *Alouette*, trad. fr. Péter Ádám et Maurice Regnaut, Paris, Viviane Hamy, 1991.
17. Dezső Kosztolányi, Quatrième chapitre de *Esti Kornél*, Budapest, Genius, 1933 ; trad. fr. Sophie Képès, *Kornél Esti*, Paris, Cambourakis, 2009.
18. Dezső Kosztolányi, discours nécrologique à la mort de Sándor Ferenczi, 16 juin 1933, *Nyugat*, 12, 1933. La traduction est empruntée au livre *Cure d'ennui, op. cit.* Juste avant il dit aussi : « il était très attiré par les arts et les artistes. Par tous ceux qui expliquent le sentiment — idem per idem — par un autre sentiment, et dont l'auto-analyse consiste à transformer ce sentiment en acte, par un processus d'expression toujours mystérieux et fantasque, alimenté par l'inconscient [...] »
« Vonzódtott a művészetekhez és a művészekhez. Azokhoz, akik érzésüket — idem per idem — egy másik érzéssel magyarázzák, az érzékit érzékivel s önelemzésük az, hogy ez az érzés a kifejezés mindig titokzatos-szeszéyes, a tudattalanból táplálkozó folyamata által tetté válik. [...] Nem azokat az írókat kedvelte, akik a lélekelemzést népszerűsítik vagy alkalmazzák, hanem azokat, akik ösztönükkel, a természettel cimborálnak. »
19. Il se suicidera du reste à 33 ans peu après avoir assassiné sa femme.
Voir les textes « Matricide » (« Anyagyilkosság »), « Homicide » (« Gyilkosság ») ou « Père et fils » (« Apa és fiú »).
20. « A vörös Eszti ». Les nouvelles sont citées sous leur titre français d'après la traduction française de Eva Brabant Gerő et Emmanuel Danjoy (Talence, L'Arbre vengeur, 2006).

Le grand ami de Kosztolányi, Frigyes Karinthy (1887-1938), s'imprègne lui aussi très tôt de la psychanalyse grâce à Ferenczi. Dès 1908, il fréquente le café Royal et il lit les articles de Ferenczi. La psychanalyse apparaît clairement dans ses œuvres, au ton amusé, humoristique, parfois satirique, suivant sa fameuse devise : « En humour, je ne plaisante jamais²¹ ». Dans sa grande entreprise d'encyclopédie, restée inachevée²², Karinthy théorise sur le rire et le mot d'esprit (le « *vicc* »), dans son rapport à l'inconscient, sans citer de psychanalystes. En revanche, la nouvelle « Chez le psychiatre » (« *Az idegorvosnál*²³ ») développe de façon caricaturale le contre-transfert non assumé d'un psychiatre analyste nommé Berenczy, sorte de double parodique de Ferenczi. Comme chez Kosztolányi, on trouve le thème auto-analytique du clivage du moi dans deux de ses nouvelles très connues : « Rencontre avec un jeune homme » (« *Találkozás egy fiatalemberrel*²⁴ ») et « Moi et Petit-Moi » (« *Én és Énke*²⁵ »). Les traumatismes personnels conduisent la plume de l'écrivain, et Ferenczi et Karinthy ont pu s'influencer l'un l'autre au sujet du trauma, notion clef dans l'œuvre du psychanalyste. Mais bientôt, *Nyugat* devient la scène de différends entre Ferenczi et Karinthy : le psychanalyste reproche à l'écrivain son persiflage par trop réitéré à l'égard de la psychanalyse, comme on le voit dans la lettre ouverte qu'il lui adresse dans *Nyugat* en 1924, « Science qui endort, science qui éveille » (« *Altató és ébresztő tudomány*²⁶ »).

Tous les écrivains mentionnés ici sont représentatifs de cette diffusion polymorphe de la psychanalyse par Ferenczi : traduction et commentaires des œuvres de Freud, transmission orale théorique et pratique. À cette diffusion multiple s'ajoute la variété des lieux de cette diffusion : revues, cafés, ouvrages, tous ouverts à la pensée occidentale et tous liés d'une façon ou d'une autre à Ferenczi, mêlant le champ des études psychanalytiques à la littérature dans un jeu réciproque d'influences dont Ferenczi incarne la force²⁷. La psychanalyse, avec lui, intervient donc à tous les niveaux de l'œuvre littéraire : elle influence le réalisme de l'œuvre, structure les intrigues et elle s'impose comme autorité critique ou, du moins, comme moteur de dialogue et de réflexion. Ferenczi est ainsi convoqué dans l'univers littéraire comme critique, personnage et muse.

21. « *Lelkiismeretes humorista humorban nem ismer tréfát.* »

22. Les fragments en ont été rassemblés sous le titre *Minden másképpen van* (*Tout est autrement*), Budapest, Athenaeum, 1929.

23. Frigyes Karinthy, « *Az idegorvosnál* », *Bölcsészet, Görbe tükör*, Budapest, Athenaeum, 1912.

24. Frigyes Karinthy, « *Találkozás egy fiatalemberrel* » (« Rencontre avec un jeune homme »), *Elbeszélések*, Athenaeum, Budapest, 1913 ; *Összegyűjtött művei, Jelbeszéd*, éd. Tamás Ungvári, Budapest, Szépirodalmi könyvkiadó, 1978, t. 1.

25. Frigyes Karinthy, « *Én és Énke* » (« Moi et Petit-Moi »), *Gyilkosok*, Budapest, Dick Manó, 1919 ; *Összegyűjtött művei*, éd. Tamás Ungvári, Budapest, Szépirodalmi könyvkiadó, 1978, t. 1.

Jose Luis Borges écrit une nouvelle assez similaire quelques années plus tard : « *Borges y yo* », *La Biblioteca*, vol. IX, n° 1, Buenos Aires, printemps 1957.

26. Sándor Ferenczi, « *Altató és ébresztő tudomány* », *Nyugat*, I, 1924.

27. Concernant le contexte artistique général de l'époque, voir le catalogue de l'exposition du Musée d'Orsay en 2015 sur Béla Bartók et son temps : *Allegro barbaro. Béla Bartók et la modernité hongroise*, Paris, Hazan/Musée d'Orsay, 2013.

Seul le traitement du rêve souligne l'indépendance de la littérature à l'égard de Freud et de son « fils prodigue ».

L'Interprétation des rêves de Freud a mis trente-cinq ans avant d'être traduit en Hongrie, et on ne peut expliquer cet énorme délai uniquement par une résistance jalouse de Ferenczi²⁸. S'il n'est pas exclu que les écrivains hongrois modernistes aient lu la *Traumdeutung* en version originale assez tôt, d'autres courants de pensées gardent pourtant de l'ascendant, telle la psychologie française de Théodule Ribot : *Les Maladies de l'âme. Mémoire, volonté, personnalité* (1881, 1882, 1885), est publié en Hongrie en 1901. Ce sont plutôt eux, avec Schopenhauer et Bergson, qui influencent Mihály Babits (1883-1941) dans son *Gólyakalifa* [*Calife-Cigogne*²⁹]; le roman de 1916 qui présente un héros à personnalité double met le rêve au centre de la narration. S'il a écrit un poème intitulé « Psychoanalyse chrétienne » (« Psychoanalysis Christiana ») qui reprend cette dualité de l'homme, et si l'homosexualité latente parcourt *Le Fils de Virgile Timár* (*Timár Virgil fia*³⁰), Babits reste plus éloigné des théories de Freud et Ferenczi que ses collègues de *Nyugat*. Le *Livre des songes* (*Álmoskönyv*, 1920) de Gyula Krúdy s'inspire quant à lui du « *délibáb* » (la pensée magique), ouvertement critiqué par Ferenczi.

... et les contes cruels français

Pourquoi la psychanalyse a-t-elle rencontré un accueil tellement enthousiaste auprès de la plupart des écrivains de *Nyugat*? On a parlé de la ferveur occidentaliste. Mais on peut également rappeler que la modernité que revendiquait le groupe de *Nyugat* se rapprochait plus d'une tradition naturaliste de la fin du XIX^e siècle que des avants-gardes pourtant contemporaines (voir par exemple le désintérêt significatif des auteurs de *Nyugat* pour le futurisme). Or la psychanalyse va dans le sens d'une élaboration de récit, d'un non-renoncement au sens — à l'encontre de l'avant-garde. Une collision, ou une collusion, fructueuse s'est donc produite en Hongrie entre, d'un côté, un désir de modernité (qui n'est pas avant-garde), et de l'autre, une tradition revendiquée — la question de la langue hongroise, qui se renouvelle dans le courant du XIX^e siècle (*nyelvújítás*), puis dans le Budapest du début du XX^e siècle.

Une autre collision fructueuse a eu lieu — et c'est là que cet article explicite son hypothèse centrale — la rencontre de l'influence de la psychanalyse venant de Vienne et de la psychologie française avec la littérature française fin-de-siècle, soit presque trente ans en arrière dans le temps, et plus parti-

28. Michelle Moreau-Ricaud rappelle l'épopée de cette traduction dans « Réception de *L'Interprétation des rêves* de Freud en Hongrie », *Le Coq-héron*, n° 189, 2007/2, p. 89-102.

29. Mihály Babits, *A gólyakalifa*, *Nyugat*, 24. szám, 16-31 décembre 1913, p. 805-907; *A gólyakalifa*, Szépirodalmi Könyvkiadó, Budapest, 1981, p. 77. Il existe une traduction française de *Calife-Cigogne* par Thomas Szende et Laurence Leully parue aux éditions *In Fine* en 1992.

30. Mihály Babits, *Timár Virgil fia*, Budapest, Athenaeum, 1922.

culièrement avec le conte cruel. Je pose donc l'hypothèse qu'une spécificité de la littérature hongroise dans la première génération de *Nyugat* (jusqu'en 1933, *Nyugat* perdurant jusqu'en 1941) serait une réécriture des contes cruels à la française mais imprégnés désormais de psychanalyse, le tout mâtiné de ce qui fait une de caractéristiques de cette appropriation hongroise de la psychanalyse : l'humour, le mot d'esprit freudien, le *vicc*.

Pour caractériser la littérature hongroise, et principalement des deuxième et troisième décennies du XX^e siècle, on entend souvent dire que les écrivains hongrois sont férus de textes brefs. On parle aussi de la faconde introspective, auto-analytique des auteurs hongrois. Enfin on parle du sarcasme, d'un certain humour caustique qui court sous la plume de nombre d'entre eux. Or il me semble donc que ces trois caractéristiques pourraient être le fruit du croisement de deux influences : la psychanalyse, mâtinée de psychologie, d'un côté, le conte cruel à la française, mâtiné du conte d'Edgar Poe, de l'autre. Je le montrerai à partir de deux exemples.

La nouvelle de Frigyes Karinthy, « Ma mère » (« Anyám ») est très émouvante, sans doute parce que la douleur décrite de l'enfant devenant orphelin est une douleur également autobiographique : le narrateur adulte raconte comment l'enfant de six ans qu'il était a vécu la mort de sa mère, une femme extravagante et volontiers prête à endosser un rôle de théâtre ou à chanter à la manière de Lujza Blaha. Une fois la mort clinique de la mère survenue, l'enfant s'invente des *scenarii* où sa mère, qui ne serait en réalité pas morte (la mère aurait fabriqué une énième mise en scène ludique, pour amuser son enfant), reviendrait. Jusqu'au jour où, six ans plus tard, lors d'une de ces imaginations de sa mère morte qui ne serait pas morte, l'enfant se rend compte qu'elle est réellement et définitivement absente, qu'elle est bel et bien morte ; là enfin il peut pleurer la mort de sa mère. On retrouve dans cette nouvelle de très nombreux éléments inspirés du conte cruel français, tel que l'a pratiqué Villiers de l'Isle Adam, mais également Maupassant et Octave Mirbeau : le choix de la forme de la nouvelle, mais également dans les thématiques du carnaval et du travestissement, prégnantes dans l'esprit décadent fin-de-siècle où le masque ne vise qu'à exhiber la vacuité de l'être humain, le rien qui est derrière le masque, la mort³¹. On retrouve également la thématique du morbide, et même du mort vivant, de celui qui est mort et qu'on croit vivant. C'est une dimension du conte cruel qui est directement héritée des nouvelles d'Edgar Poe. De plus, formellement, se retrouve l'effet de pointe, cruelle, en lien avec la mort. De surcroît, la dimension caustique invitant le lecteur à *presque* rire d'une situation pourtant tragique, du moins mortuaire est similaire aux deux esthétiques. À ces éléments se mêlent une autoréflexivité, une conscience et une analyse de ses actes et de ses souvenirs, un discours psychologique métatextuel. À six ans, quand le jeune héros apprend la mort de sa mère, il dit : « je savais que j'aurais dû pleurer, et je faisais bien quelques mouvements convulsifs avec les épaules, pour qu'Elsa

31. Voir à ce sujet les textes de Jean Lorrain (notamment *Histoire de Masques*) et les tableaux carnavalesques de James Ensor.

[sa sœur], si elle regardait vers la fenêtre, dans mon dos, voie que je pleurais. Mais je ne pleurais pas : pleurer m'aurait troublé dans la révélation de cette sensation nouvelle, inconnue, immense : la tristesse ; de toutes mes forces je l'observais en moi³². » Ou quand sa tante Annette vient s'occuper de lui pendant que le père est à la morgue, il avance ceci : « j'observais, pâle et maigre, de mes yeux verts pleins de curiosité, comment se comportait l'adulte dans cette situation. Il semble que je ne fus pas satisfait, je ne la trouvais pas assez désespérée³³. » Cette double posture du héros, à la fois acteur et analysant, montre ici la nette influence de la psychanalyse sur Karinthy, même si l'on sait que les relations entre Karinthy et Ferenczi n'ont pas toujours été paisibles.

Pourquoi émettre ici l'hypothèse, peu ou prou développée par la critique jusqu'à présent, de cette filiation ? Tout d'abord parce que les similitudes esthétiques semblent évidentes, comme on vient de l'exposer sur un exemple. Mais aussi, et c'est évidemment également déterminant, du fait des analyses des réceptions et des traductions qu'on pouvait alors lire dans *Nyugat*. Des extraits de Villiers de l'Isle Adam ont ainsi paru en 1914 dans *Nyugat* (16^e et 17^e numéro), Zoltán Ambrus a consacré un article à « Mirbeau », en 1917³⁴, Kosztolányi a rédigé un article sur « Maupassant » en 1924 (3^e numéro, en 4 parties).

La deuxième illustration de l'affinité serrée entre le conte cruel et sa psychologisation dans la littérature des auteurs de la première génération de *Nyugat* se trouve chez Kosztolányi, dans la nouvelle où Elinger sauve le héros, Kornél Esti, en le sortant de l'eau tandis que lui en revanche le pousse à l'eau (« *Elinger kihúzza őt a vízből, ő viszont Elingert belöki a vízbe*³⁵³⁶ »). Celui qui sauve Esti est décrit de la sorte par le narrateur :

[...] il était plus petit que Esti d'une demi-tête, plus maigre, moins musclé. Il avait fait une raie au milieu de ses cheveux blonds tirant sur le roux. Il portait un costume d'été blanc, une ceinture, une cravate en soie. Esti le dévisagea. C'était donc lui. Voici un héros, un authentique héros. Il l'observa longuement, avec recueillement. Son front était dur, avec les signes radieux de l'intrépidité, de la résolution. Il sentait autour de lui la vie, la vie authentique, qu'il négligea par amour de la littérature. Il se

32. Frigyes Karinthy, « Anyám » dans *A lélek arca* [Le Visage de l'âme], Budapest, Magvető, 1957. « *Tisztában voltam vele, hogy most sírni, s a vállammal csináltam is néhány zokogó mozdulatot, hogy Elza, ha az ablak felé néz, hátamon lássa, hogy sírok. De nem sírtam: a sírás zavart volna ennek az új, ismeretlen, óriási szenzációnak, a szomorúságnak a felfedezésében: minden erőmet megfeszítve figyeltem befelé.* » (traduction de Sophie Képes, dans *Cure d'ennui, op. cit.*)

33. *Ibid.*

34. Zoltán Ambrus [1861-1932], « Mirbeau », *Nyugat*, n° 5, 1^{er} mars 1917, p. 454-466. (article en cinq parties)

35. Nouvelle incluse dans le cycle des nouvelles *Esti Kornél* (Genius, Budapest, 1933 ; Mostbacher Ödön Szalai Rózsa, 1936 ; « Millenniumi Könyvtár », Osiris, Budapest, 2000, vol. 2), chapitre XVI. J'utilise pour les citations de *Esti Kornél* la traduction de Péter Komoly pour les éditions Corvina, Budapest, 1967.

36. Dezső Kosztolányi, *Esti Kornél*, chapitre seize, « *melyben Elinger kihúzza őt a vízből, ő viszont Elingert belöki a vízbe* » (« Dans lequel Elinger le tire hors de l'eau, mais lui en revanche pousse Elinger à l'eau »).

demanda combien d'âmes de valeur vivaient cachées, sans que le monde les (connait) connaisse, et se disait qu'il devrait fréquenter davantage les hommes. C'était surtout sa simplicité qui le fascinait³⁷.

Cette mise à distance du héros continue alors qu'Elinger narre sa vie familiale pauvre et pathétique (sa mère est veuve avec cinq enfants à charge) : « *tout ça, c'est du matériau brut, pensa Esti, sans intérêt et insignifiant. Seul est intéressant et enrichissant ce qui a été façonné*³⁸. » Ici la repsychologisation du conte cruel en passe par une dimension intériorisée, qui induit une mise en valeur de la facticité de la littérature. Et la nouvelle se finit, car le narrateur est exaspéré par le malheur et le récit de ce malheur :

Et si je le poussais, pensa-t-il.
Mais il ne fit pas que le penser. À cet instant, il l'avait déjà poussé.
Il prit ses jambes à son cou³⁹.

On reconnaît dans cette chute la pointe typique du conte cruel, telle qu'on la trouve par exemple dans les « Divagations sur le meurtre » d'Octave Mirbeau, elle-même inspirée de « The Imp of the Perverse » (« Le Démon de la perversité ») de Poe. Alors que le narrateur de la nouvelle de Mirbeau voyage en étant tout du long assis face à un personnage et que lui prend le désir impulsif de le tuer, sans raison, voici comment se clôt la nouvelle :

Au moment où mes mains allaient se resserrer, indéserrable étau, sur ce cou grassex, l'homme se réveilla... Il se réveilla avec la terreur dans son regard, et il balbutia : 'quoi ? ...quoi ?... quoi ?...' son œil rond vacillait sous les paupières fripées. Ensuite il resta fixe sur moi, dans de l'épouvante. Sans rien dire, je me rassis, et d'un air indifférent, je regardai le paysage. À chaque minute, l'épouvante grandissait dans le regard de l'homme qui, peu à peu, se tachait de rouge, se violaçait. Jusqu'à Paris, le regard de l'homme garda une effroyante fixité... Quand le train s'arrêta, l'homme ne descendit pas...

Le narrateur alluma une cigarette à la flamme d'une bougie, ; et il dit, dans une bouffée de fumée :

— je crois bien... il était mort... je l'avais tué d'une congestion cérébrale⁴⁰.

On pourrait multiplier les exemples de ces transferts culturels tant ils sont innombrables. Ces textes hongrois tirent chaque fois le fil d'une potentialité pathologique pour en produire une pathographie (en général sous forme de nouvelle). Ce qui les fascine particulièrement dans le conte dit « cruel », c'est la propension fin-de-siècle à creuser la psyché humaine pour aller y voir toutes les potentielles névroses qui, selon Freud, caractérisent originellement

37. *Ibid.*

38. *Id.*

39. *Id.*

40. Octave Mirbeau, « Divagations sur le meurtre » [*Le Journal*, 31 mai 1896], *Contes cruels*, 1, Les Belles Lettres, Archimbaud, 2000.

l'enfant, et en tirer une névrose (ou toute autre pathologie) rendue tangible dans la totalité virtuelle qu'est la narration littéraire.

Le conte cruel magyarisé

Il semble donc bien y avoir une spécificité de la réception du conte cruel français par la littérature hongroise de cette époque. Cette interpénétration triangulaire est constituée de l'influence de la psychanalyse viennoise, de l'influence française (le décalage temporel de réception pouvant s'expliquer par un développement plus tardif qu'en France de la bourgeoisie industrielle et citadine et, simultanément, par une prise de conscience européenne, d'une « conscience danubienne ou carpatique⁴¹ » et d'un esprit hongrois « urbain ». Cette synthèse constitue une spécificité esthétique hongroise pour l'art de la nouvelle.

Et puisque cet article a déroulé son fil à rebours, je finirai en rappelant les caractéristiques du conte cruel français : il insiste sur la cruauté essentielle de la condition humaine, sur la cruauté de la nature humaine, régie qu'elle est par l'instinct de meurtre, et sur la cruauté de la gente féminine. Ainsi, comme l'énonce Marcel Schwob dans la préface de *Cœur double*, « la terreur est intérieure à l'homme⁴² ».

Le conte cruel une fois magyarisé peut être caractérisé de la façon suivante : il marque une prédilection pour le texte court qui permet de développer une « clarté à la française » (la « *franciás világosság* », dont Kosztolányi est considéré comme le maître) ; il développe une ironie moderne (celle qui fut inaugurée avec le romantisme) ; il se déploie dans un cadre amplement bourgeois, en dénonçant l'oisiveté de la vie bourgeoise ; enfin, il concilie ce que les Décadents français trouvaient inconciliables : l'ironie moderne et la théâtralité de la société (concrétisée par le décor du café budapestois dans nombres de textes) avec une rationalité qui est presque un positivisme, celle de la psychanalyse. Cela produit une discursivité caustique qui est l'un des traits dominants de la littérature hongroise moderne.

Ainsi, grâce à ce jeu d'influences et de récritures, Vienne et Paris mènent à Budapest.

Cécile KOVACSHAZY
Université de Limoges, EHIC

41. Lajos Nyéki, « nationalisme et internationalisme », *Des Sabbataires à Barbe-Bleue. Divers aspects de la littérature hongroise*, Paris, Langues & mondes L'Asiathèque, 1997, p. 108.

42. Marcel Schwob, « Préface », *Cœur double*, Paris, Ollendorff, 1891.

